

La discipline fait-elle encore la force des armées? : Entretien avec un chef des forces sud-viêtnamiennes

Autor(en): **Odier, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **119 (1974)**

Heft 7

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La discipline fait-elle encore la force des armées ?

Entretien avec un chef des forces sud-viêtnamiennes

NOTE DE LA RÉDACTION

L'auteur de cet article, M. Jean-Jacques Odier, qui se trouve depuis le début de l'année à Saïgon, nous aide à mieux comprendre l'état d'esprit du peuple sud-viêtnamien au travers de l'entretien que lui a accordé un chef militaire, le général Ly Tong Ba.

Aux petites heures du matin, le 30 mars 1972, à la surprise générale, l'armée nord-viêtnamienne déclenche une offensive généralisée en territoire sud-viêtnamien en utilisant non plus les tactiques de la guérilla, mais les moyens de la guerre conventionnelle. Très rapidement, on apprend qu'un certain nombre de verrous de la défense sud-viêtnamienne ont sauté: Dong Ha et Quang Tri en bordure du 17^e parallèle, et Loc Ninh à la frontière cambodgienne. Sur les Hauts Plateaux, la bourgade de Dak-Tô tombe à son tour, et la route de Kontum est ouverte aux troupes d'élite de l'armée nord-viêtnamienne venues du Sud-Laos. Aux yeux des observateurs, l'intention des assaillants est claire: s'emparer de Kontum pour en faire la capitale d'un contre-gouvernement dans le Sud, puis faire la liaison avec les guérillas qui se terrent dans des régions d'accès difficile de la province de Binh Dinh afin de couper en deux le Sud-Viêt-Nam.

A Dak-Tô, le pilonnage des positions sud-viêtnamiennes avait mis en déroute la 22^e division d'infanterie, dont le commandant est porté disparu. C'est à ce moment que la 23^e division est amenée d'urgence en renfort de Ban Me Thuot. Cette unité va se battre sans répit et victorieusement pendant les deux mois qui suivront. Lorsque nous demandons à son chef d'alors, le général Ly Tong Ba, aujourd'hui inspecteur de l'armée blindée et de la cavalerie, de nous relater la bataille de Kontum, cet homme placide et jovial s'anime, revivant une à une, gestes à l'appui, les péripéties qui ont jalonné ces journées héroïques. Il s'agit là d'un épisode dont la presse européenne a très peu parlé.

« Tandis que je montais avec mes troupes jusqu'à Kontum, entame le général en se levant pour nous faire suivre le récit à l'aide d'une

grande carte murale, nous rencontrons des soldats revenant du front. Ils sont démoralisés et nous débitent des histoires terrifiantes de la bataille de Dak-Tô: ils parlent de tanks volumineux, avec des canons immenses, puis de missiles télécommandés qui font demi-tour à la recherche de leur objectif — et le général de tracer un petit cercle de son bras! Il s'agit en fait d'une arme secrète soviétique, l'A.T. 3, utilisée pour la toute première fois, mais les récits sont fantaisistes, amplifiés démesurément par la frayeur des témoins. »

Le général détaille ensuite, avec une émotion sincère, les moments angoissants qui se sont déroulés à l'aéroport de Kontum, sous les bombardements intensifs: les atterrissages et décollages des avions de ravitaillement, tous feux éteints, entre les salves, le rebouchage-éclair des trous dans la piste, l'embarquement hasardeux des réfugiés, séparant les familles au gré de la place disponible... Le visage du général se fronce et son regard se perd au loin. Les événements restent gravés à jamais dans sa mémoire, ou plutôt son cœur, où pénètre à nouveau la douleur de milliers de ses compatriotes. Nous oublions pendant un instant que nous sommes tranquillement assis dans un bureau, la porte ouverte sur une fraîche matinée du printemps vietnamien.

« Après une période de harcèlement de l'artillerie nord-vietnamienne, poursuit notre interlocuteur, l'accalmie se fait soudain pendant quelques jours. Je savais par mes services de renseignements qu'une attaque était imminente. Mais encore fallait-il savoir quand. Dans la nuit du 14 au 15 avril, comme un animal aux aguets, j'ai senti que le moment était venu. J'ai rassemblé mon état-major et donné mes ordres: « Que personne ne dorme! Tout le monde doit être prêt à deux heures du matin. Les blindés ennemis viendront en premier. Soyez prêts avec vos armes anti-chars! » Durant les jours précédents, j'avais changé tout mon dispositif. Je savais que les services de renseignements nord-vietnamiens étaient très lents; or dans leurs sondages, leurs éléments de reconnaissance avaient trouvé dans mes premières lignes des montagnards fatigués. De nuit, en une semaine, j'ai remplacé ceux-ci par deux régiments d'élite. A quatre heures du matin, les chars ennemis attaquent. Au bout de quinze minutes, le premier de ces engins est détruit. Je savais alors que nous allions gagner. Je me précipite sur mon poste émetteur et j'annonce la nouvelle à tous, sachant que nos adversaires, eux aussi, étaient à l'écoute. »

Après douze heures de bataille, les Nord-Viêtnamiens avaient perdu huit de leurs dix chars et devaient se replier. Il leur fallut près de six semaines pour se réorganiser et lancer leur seconde attaque. Celle-ci, menée avec une vigueur inouïe, vise Kontum par tous les points cardinaux. Les troupes nord-viêtnamiennes arrivent à occuper la moitié de la ville. C'est alors, nous confie le général, « son jour le plus long » : le corps à corps, maison par maison, le bombardement qui atteint son propre P.C., tuant deux de ses hommes et semant la panique. « Les blessés me regardaient, murmure le général, comme pour me dire adieu. » C'est alors la décision de mettre en action le régiment posté sur une colline stratégique au nord de la ville. Il est encore intact, et prenant à revers les positions adverses, permet, rue après rue, en quatre jours, de réoccuper Kontum et de sauver définitivement le centre du pays.

Quelles furent les raisons de cette victoire? Pour le général Ba, il y a l'analogie extraordinaire avec Dien Bien Phu. « Dans un cas comme l'autre, précise-t-il, il y avait la ville coupée en deux par la rivière, la route nationale nord-sud, le terrain d'aviation, une cuvette entourée de montagnes. Nous savions que les troupes nord-viêtnamiennes, dont l'effectif représentait l'équivalent de trois divisions, comprenaient la 320^e division, celle-là même qui s'était distinguée à Dien Bien Phu. Le front adverse est commandé par ce même général Thao qui avait reçu la reddition du général de Castries. Et le même nombre de chars était engagé. Mais nous avons appris notre leçon et savions ce qu'il fallait faire et ne pas faire. »

Ce que le général nous résume en quelques mots est d'ailleurs le sujet du manuscrit qu'il a terminé il y a à peine quelques jours. L'ouvrage est là, tout prêt, dactylographié, sur le coin de son bureau. Son titre : *De Dien Bien Phu à Kontum*. On souhaiterait qu'il puisse un jour être traduit en français.

Le flair stratégique du général Ly Tong Ba est indiscutable. Mais en l'écoutant et en l'interrogeant, nous percevons une seconde raison à la victoire de Kontum, bien que le général se montre à ce sujet fort modeste.

Au début de notre entretien, notre interlocuteur nous avait, non sans ironie, répété le vieux principe : « La discipline fait la force des armées... Toute réclamation n'est permise qu'après exécution de l'ordre sans hésitation ni murmure »... Il s'arrête. « Maintenant, ajoute-t-il, il faut s'adapter. Pour guider, il faut être psychologue. Pour se faire aimer,

il faut oublier qu'on est général. Il faut descendre de l'hélicoptère, vivre avec les hommes, manger avec eux, les consoler. Pour beaucoup de soldats, se trouver au combat, c'est du nouveau. Il ne faut pas les pousser, mais les guider. Personne ne leur a inculqué le devoir du citoyen. Personne ne leur a parlé. Je dialogue avec eux n'importe où, n'importe quand. Il faut les laisser discuter, marcher à pied avec eux, tirer des coups de feu, ramper à leur côté sous les balles et leur dire: N'ayez pas peur, je suis là avec vous. Un mot sorti de la bouche du chef, c'est payant. Un geste déplacé, par contre, et on perd une bataille... Evidemment, on ne peut pas faire ça vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais au moins quelques heures par jour. »

— Cette conception du commandement, comment s'est-elle fait jour en vous?

— Probablement que je l'avais dans le sang. Je suis d'origine paysanne. Je travaillais dans la ferme de mon père. Alors c'est peut-être en gardant les buffles que ces idées se sont formées en moi. Bien sûr, les communistes appliquent aussi cette psychologie et ils l'ont fait bien avant nous. Je suis convaincu que sans un tel esprit dans une unité, les soldats n'accepteraient jamais de tenir dans leur tranchée lorsque tout est contre eux comme je les ai vus le faire à Kontum. Le moral d'un homme, son feu intérieur est plus important que le feu extérieur.

— Quels sont les handicaps du Sud Viêt-Nam et ses atouts?

— Hanoï est très près de la Chine, beaucoup plus que les Américains, de l'autre côté du Pacifique, ne sont près de nous. Cette Chine pèse d'un poids très lourd. A côté, le Sud Viêt-Nam n'est qu'un îlot. Voilà notre premier handicap. Le deuxième élément, qui donne un avantage aux communistes, au moins provisoire, est qu'ils ne se sentent tenus de respecter aucune loi humaine et n'admettent pas leurs erreurs. La liberté pour laquelle nous avons opté est un handicap, à un certain point de vue, mais au bout du compte, c'est un atout. Enfin, et surtout, les Sud-Viêt-namiens commencent à prendre conscience des problèmes de leur pays. Après le départ des Français, puis des Américains, ils savent qu'ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Ils sont aujourd'hui bien informés, ce qui n'était pas le cas il y a encore peu de temps. Les cadres psychologiques les renseignent, discutent avec eux; la télévision atteint des millions d'entre eux. Ils étaient inertes, aujourd'hui, ils sont

sensibles, ils commencent à juger, à critiquer, et c'est là un atout important.

— Quel est votre souhait le plus ardent?

— Que les communistes du Nord sachent qu'en ayant recours aux armes, ils n'aboutiront qu'à un seul résultat: des Vietnamiens qui s'entretuent. Ce n'est pas une bonne solution. La cause nationale ne se réalisera pas par les armes. Les idées des chefs communistes sont démodées. Ils veulent faire du Viêt-Nam tout entier un vaste Dien Bien Phu. Le général Giap ne peut pas vivre éternellement sur ses lauriers de 1954. Ce temps est révolu.

— Un de vos collègues nous disait que les communistes profitaient du vide idéologique qui existe ici...

— Non pas du vide, mais plutôt de la multiplicité et de la confusion des idées. Les partis s'élèvent et puis ils tombent, désarmant ceux qui placent en eux leur confiance. C'est une confusion qu'il s'agit de dissiper.

— Une dernière question: quel chef militaire d'hier ou d'aujourd'hui prenez-vous comme modèle?

— Aucun. Chacun possède ses qualités et ses défauts!

Jean-Jacques ODIER

